



Ma, Vie
Océan

MIREILLE DISDERO

Extrait de la publication

SEUIL

Ma Vie Océan

Ma, Vie Océan

MIREILLE DISDERO

SEUIL

Du même auteur,
aux éditions du Seuil :

16 ans et des poussières
2009

Illustration de couverture : Gwen Le Gac
Conception de couverture : Frédérique Deviller
© Éditions du Seuil, 2012
ISBN : 978-2-02-108937-0
N° 107673-1
Conforme à la loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
www.seuil.com

*À Chloé, Stéphane, April et Mathis,
disparus le 26 décembre 2004
en Thaïlande*

À maman

*Affronter seul la nature aveugle et sourde
sans rien pour vous aider
si ce n'est vos mains et votre tête...*

Sean Penn, *Into the Wild*, 2007

*Un bourdon est entré dans la pièce
et cogne contre le plafond.
Tout est bien, rien ne changera jamais,
personne jamais ne mourra.*

Vladimir Nabokov, *Autres rivages*,
Autobiographie, Gallimard, 1991

Je m'appelle Héloïse et j'ai 16 ans. Je suis assise à une table, seule, au centre de la salle à manger du chalet. Tout autour, d'autres filles se penchent sur leurs assiettes. Elles bavardent, se racontent des histoires, s'agitent par instants... mais pas moi. Pour le docteur, je souffre de « prostration » et d'une tendance à l'« anorexie » dues à l'état de choc. Ces mots compliqués me font mal au crâne.

Je suis ici depuis un mois, mais c'est déjà trop. Je voudrais rentrer à la maison, avec mes parents. J'aimerais retrouver ma chambre, mes livres, mon VTT cabossé et... toute ma vie d'Avant. Je n'ai ni faim ni soif... Envie de rien et mal surtout, à commencer par le cœur.

1

LUMIÈRE D'HIVER

Février 2005 – *Un dimanche midi, au chalet de convalescence*

On croise les garçons du chalet dans la journée, mais on nous permet d'être ensemble seulement le samedi soir, pour visionner un film. Souvent, ils cherchent à nous faire rire, comme si tout pouvait aller pour le mieux, comme Avant. Certains, pourtant, ont vécu de vrais traumatismes. Mais je crois que, par réflexe de survie, ils jouent la carte *humour*, envers et contre tout. Le rire, c'est leur bouclier de papier, pour résister aux coups durs ou, en tout cas, faire semblant. Toujours fourrée en leur compagnie, j'aim... ais passer du temps avec les garçons. Maintenant, je ne peux plus leur accorder un seul mot... Je suis devenue la reine du silence et, croyez-moi, ce n'est pas un jeu.

Je n'aime pas les endroits où on n'est qu'entre filles, comme à l'époque de mes arrière-arrière-

grands-parents. Ici, ils séparent les uns des autres parce que, l'an dernier, une adolescente de 14 ans est tombée enceinte sans que personne de l'équipe du chalet n'ait rien senti venir. C'est arrivé malgré tous leurs efforts pour nous entourer et être à l'écoute. Du coup, ils ont appliqué des mesures un peu strictes genre... séparation des genres, justement.

La femme en blouse blanche qui s'occupe de nous, pendant les repas, insiste pour que j'avale ma soupe. C'est une nouvelle recrue dans les services. Elle est nerveuse et n'a pas encore eu droit aux consignes. Je le sens et son attitude me bouscule. Pis encore, elle n'a pas remarqué que je viens de vomir dans mon assiette. Vraiment très réjouissant, hein ?

Je ne le fais pas exprès, mais jamais je n'ai faim. Tout me dégoûte, même ce que j'adorais Avant.

La femme revient vers moi, s'éternisant maintenant autour de ma table comme une guêpe autour d'une tartine de miel. Elle parle fort et ce qu'elle raconte n'est rien d'autre qu'un bourdonnement rempli de mots vides, sans rien à écouter. Alors je fais comme si elle n'existait pas et je regarde ailleurs, au-delà de la vitre, bien loin, pour qu'elle m'oublie. Il le faut car je ne suis pas ici et ne le serai jamais.

Cet endroit est juste un sas entre Avant et... je ne sais pas quoi. L'avenir, il paraît.

Je fixe obstinément la fenêtre devant moi, avec ses carreaux à double vitrage qui partagent le ciel et la neige en rectangles éblouissants. Cette lumière d'hiver blanche et froide brûle les yeux. Je viens d'un endroit où la neige n'est là qu'à Noël, juste pour décorer le sapin et la campagne, le temps d'une nuit. Après, elle fond et tout reprend sa place, comme si elle n'était jamais tombée nulle part, tel un rêve incapable de résister à la réalité. Mais ici, elle s'installe et durcit. Elle est à sa place et je la déteste.

La femme en blouse blanche panique devant mon cas. Mais j'ai si mal au cœur... Quand c'est comme ça, on ne peut ni manger ni parler. On vomit. À la place des mots... on crache. Maintenant, elle me tire par le bras. Je me demande où ils l'ont trouvée, celle-là.

– Mange cette soupe ! Si tu n'avales rien, tu vas tomber gravement malade. Allez, fais un effort...

Elle s'essuie le front en soupirant. Je sens qu'elle tente de maîtriser son inquiétude ou sa panique face à moi. Et puis... elle n'a toujours pas compris que, dans ma soupe, il y a le vomi. Je suis incapable de prononcer un mot pour le lui dire. De toute façon, elle me prendrait pour

une menteuse et ça, vraiment, je ne le supporte pas. Je ne mens jamais, il faut le comprendre. Plutôt se taire que de mentir. Mais comme j'en ai vraiment ras le bol d'elle et de la lumière aveuglante sur la neige, je prends une cuillerée et l'approche de ma bouche. Ça pue, je suis écœurée. Je n'arrive pas à aller plus loin. Je peux seulement, dans un hoquet de dégoût, repousser l'assiette, poser ma tête sur le bord de la table et fermer les yeux parce que je suis fatiguée et que la lumière blanche me rend aveugle... Je veux retrouver mes parents.

Depuis le début, je sais ce qu'ils sont devenus. On était en vacances en Thaïlande, sur l'île de Phuket, au sud du pays. Sans que personne ne puisse le prévoir, des vagues énormes, de grands murs d'eau et d'écume se sont propagés partout dans un bruit assourdissant, avec des cris de terreur. Le raz-de-marée a tout disloqué et emporté, même les hurlements. N'est resté qu'un énorme silence... dans ma tête. Il prend ma place et me remplace. Le reste, c'est moi, ce qu'il en reste.

2

LA BOÎTE NOIRE

C'est arrivé le 26 décembre 2004, entre dix et onze heures du matin. Cette date est plantée dans ma mémoire comme un clou qui continue de rouiller. Avec mes parents, on avait décidé de fêter Noël dans l'océan Indien, au soleil, plutôt que devant la cheminée du salon décoré comme chaque année d'un faux sapin couvert d'objets miniatures en bois du Queyras (une vallée des Alpes qu'on adore). Ça faisait un petit moment qu'on préparait ce voyage, notre cadeau à tous les trois.

Je n'ai toujours pas compris comment j'ai pu m'en sortir... Pourquoi moi et pas eux. Tout s'est déroulé il y a peu de temps, pourtant, j'ai un mal fou à me souvenir et surtout, j'ai une peur terrible de revoir les images du raz-de-marée déferler dans ma tête avec une précision et une netteté chirurgicales. Je veux qu'on me laisse oublier. J'ai besoin du silence pour étouffer le

grondement énorme des vagues quand tout est allé trop vite.

Ce matin-là, comme j'avais mal au ventre à la suite d'une orgie de chocolat la veille, je ne suis pas partie pique-niquer à la plage avec papa et maman. Couverts d'écran total, ils ont emporté sandwiches et mangues fraîches dans un panier. De mon côté, j'ai traîné en maillot, dans la chambre d'hôtel, avec un pansement gastrique au fond d'un verre et l'humeur vaseuse. Une heure plus tard, sans signe avant-coureur... La panique et l'eau furieuse ont déferlé sur les gens qui se sont mis à hurler. Un flot blanc puis de plus en plus sombre, énorme et gluant, a tout charrié sur son passage. Voitures, valises, pans de murs, béton, tables, cocotiers, cadeaux du réveillon, animaux et... humains. Ces débris de vie ont été emportés dans un maelström de couleurs et de matières de plus en plus indéterminées.

Je ne sais pas comment j'ai pu tenir, dans un endroit qui ne s'est pas émietté puis effondré. Caroline et Jean, nos voisins de chambres à l'hôtel, m'ont retrouvée errante et perdue dans ce grand nulle part. Leurs mots résonnent encore au fond de ma tête comme un écho lancinant cherchant à m'extirper de là où je plongeais. « Héloïse, on est ici ! » Je ne pouvais ni réagir ni parler pour leur répondre. Quelque

chose d'énorme venait maintenant de se coincer en moi et bloquait tout. Ils m'ont secouée pour m'aider à reprendre pied.

– Allez, réagis ! C'est le choc, Héroïse. On va s'en sortir, reste avec nous. On va nous ramener à Paris.

– Et mes parents ?

– Ils suivront dans un autre avion, quand ils auront réapparu. Tu verras...

Je sentais qu'un couperet venait de tomber. Caroline et Jean, tout secoués qu'ils étaient par le tsunami, n'avaient perdu personne, ce jour-là. Ils étaient encore ensemble. Gentiment, ils m'ont prise sous leur aile et on a pu m'évacuer avec eux, après moult vérifications des autorités car il paraît que des enfants – et même des ados – ont été enlevés alors qu'ils erraient dans ce chaos sans leur famille.

On nous a rapatriés en passant par Singapour où la chaleur moite m'a paru insupportable. Je n'étais pas blessée, seulement couverte de bleus, de coupures superficielles qui risquaient pourtant de s'infecter au contact de l'eau sale dans laquelle nous avons croupi pendant des heures. Un moine bouddhiste m'a donné une pommade à passer sur mes plaies en me parlant de karma, dans un anglais meilleur que le mien. Mais à part ça, personne n'a pu nous renseigner sur ce qui était arrivé à mes parents. Caroline et

Jean m'ont assuré qu'ils étaient sûrement pris en charge par d'autres équipes de secours ou peut-être même sur le terrain, pour aider. Je ne les ai pas crus. Pis, c'est à ce moment que j'ai reçu – après le tsunami – le choc le plus violent de ma vie : je savais que j'étais séparée de mes parents et je sentais que maintenant, ce serait pour toujours. Les autres pouvaient tenter de me « sauver » ou de me ramener vers la France, il était trop tard. Une partie de moi ne pourrait jamais être rapatriée et continuerait, lentement mais sûrement, à couler au fond de l'océan. À partir de là, je me suis mise en pilote automatique, « prostrée », comme dit le psy du chalet. Et je le suis encore. J'ai besoin qu'on me laisse oublier. Il paraît que ça arrive, après un choc violent. Les images ne reviennent pas ou alors seulement sous forme de flashes rapides. L'arrivée à Roissy avec Caroline et Jean, la prise en charge par la *cellule d'aide psychologique*, mon séjour express à l'hôpital, à Paris, le menu spécial que le diététicien m'a concocté pour que j'avale, sous forme liquide, des repas équilibrés car je n'arrivais plus à mastiquer... Tout défile derrière mes yeux de façon fragmentée et irréaliste, comme si ce n'était pas moi et que je devenais spectatrice derrière un écran. Pourtant, j'ai bien retenu certains détails, comme, à l'hôpital, les accidentés à la mâchoire serrée par des

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en mars 2012
Par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France